[Épicurisme - suite]

Auteur : Foucault, Michel

Présentation de la fiche

Coteb023_f0446
SourceBoite_023-10-chem | Philodème.
LangueFrançais
TypeFicheLecture
RelationNumérisation d'un manuscrit original consultable à la BnF, département des Manuscrits, cote NAF 28730

Références éditoriales

Éditeuréquipe FFL (projet ANR *Fiches de lecture de Michel Foucault*) ; projet EMAN (Thalim, CNRS-ENS-Sorbonne nouvelle).

Notice créée par équipe FFL Notice créée le 19/03/2021 Dernière modification le 23/04/2021

---

dernier chapitre de cette première partie consacrée à la parrhésie des cyniques, Scarpat se débarrasse de l'épicurisme avec une extrême désinvolture. Il écrit, p. 62 : « Dans les fragments d'Épicure parvenus jusqu'à nous, le terme παρρησία manque ; et quand, plus tard, ce terme a pénétré dans les écoles d'Épicure, il ne paraît pas y assumer une signification ou des nuances particulières, outre celles dont nous avons parlé, ou dont nous allons parler. » Et, dans la note 1 de cette même page, Scarpat se contente de répéter les informations de Peterson. Ainsi, même Scarpat, en 1964, a évité l'interprétation du terme *parrhesia* tel qu'il est employé par Philodème dans le traité qu'il lui consacre, en avançant toutefois — sans aucun fondement — l'hypothèse que ce terme, « dans les écoles d'Épicure, ne semble pas assumer de signification ou de nuances particulières ».

2. Plus d'un demi-siècle s'est écoulé depuis l'édition publiée chez Teubner du petit opuscule de Philodème, par les soins de A. Olivieri (*Philodemi* Περὶ παρρησίας *libellus* edidit Alexander Olivieri, Lipsiae, 1914), et jusqu'à présent il n'y a eu aucune tentative sérieuse pour définir le concept épicurien de *parrhesia* et pour en déterminer la valeur philosophique. Même les quelques lueurs que Philippson nous a laissé entrevoir s'avèrent insuffisantes, mais Philippson a eu le mérite d'avoir été l'unique chercheur à s'occuper d'une façon ou d'une autre du traité de Philodème, depuis l'édition d'Olivieri.

Après l'*editio princeps* dans les deux parties du tome V des *Volumina Herculanensia* de 1835 et 1843, avec les gravures des dessins napolitains et une traduction latine, et après l'édition de quelques fragments relatifs à Épicure et à Métrodore par les soins d'Usener (*Epicurea*, Lipsiae, 1897), de Körte (*Metrodori Epicurei fragmenta*, Lipsiae, 1890) et de Crönert (*Rheinisches Museum*, 56, 1901), l'édition critique d'Olivieri marque un moment important pour l'histoire de l'interprétation de cette œuvre. Les qualités et les défauts de cette édition ont été signalés par Philippson dans un long compte rendu publié dans la *Berliner Philologische Wochenschrift* du 27 mai 1916 (colonnes 677-688). Dans l'ensemble, il est certain que l'édition du texte d'Olivieri marque un progrès sur le texte de l'*editio princeps*, mais cependant elle n'est sûrement pas complète, ni définitive : même les annotations du texte contenues dans l'apparat critique sont insuffisantes.

Mais le reproche le plus grave auquel donne lieu l'édition d'Olivieri concerne l'interprétation. Aussi bien dans le sommaire figurant dans la *Praefatio* que dans les occasionnelles notes exégétiques parsemées çà et là dans le texte, Olivieri dépend en totalité ou en partie des « Academici Napoletani », lesquels notoirement ne possédaient point une solide connaissance du grec et soumettaient parfois le texte à des interprétations arbitraires. Et, de plus, Olivieri parfois suit l'interprétation que l'on trouve dans les *Volumina Herculanensia*, après avoir établi un texte différent et meilleur, et, presque toujours à la suite des « Academici », il cite des passages plus ou moins analogues de l'opuscule de Plutarque *Quomodo adulator ab amico internoscatur*. Ainsi le texte d'Olivieri, plutôt qu'un aboutissement, constitue un point de départ pour l'interprétation et la révision du περὶ παρρησίας. Il nous faut reconnaître franchement qu'Olivieri n'a guère apporté aux spécialistes de la philosophie épicurienne des éléments exégétiques suffisants pour une possible interprétation d'un texte difficile — comme tous les autres textes de Philodème — et important pour l'histoire des concepts et des idées.

Philippson, après avoir relevé dans le compte rendu cité ci-dessus l'analogie structurale du περὶ παρρησίας avec les διαπορίαι d'Épicure (Usener, p. 97 et suiv.) et les προβλήματα du *Corpus Aristotelicum*, ayant pour base, comme dans l'œuvre dont nous parlons, une transcription des leçons « doctorales » du maître, affirme (col. 681) que « même le contenu fait allusion à des modèles péripatéticiens » et que « le contenu ne porte en lui aucune empreinte spécifiquement philosophique ». Seul le fait que le sage ne soit pas représenté absolument privé de passions est en contradiction avec la conception stoïcienne et en accord avec la conception péripatéticienne. Reprenant à son compte les observations des « Academici Napoletani », que déjà Olivieri avait fait siennes, sur les analogies entre le περὶ παρρησίας et l'opuscule de Plutarque *Quomodo adulator ab amico internoscatur*, Philippson souligne que les sources de Plutarque sont péripatéticiennes (Aristote, Théophraste, Ariston de Céos), tout comme les sources de Philodème dans le περὶ κολακείας, qui, selon lui, appartenait à la même œuvre générale dont le περὶ παρρησίας faisait partie. Dans l'ouvrage περὶ παρρησίας, Philodème ou Zénon, selon Philippson, suit des sources péripatéticiennes comme Plutarque, soit pour le contenu, soit pour la forme extérieure, mises à part les imitations des diatribes. La différence entre Philodème et Plutarque consiste, selon Philippson, en une seule : Plutarque « cite de nombreux exemples